

ce que leur provision réponde au nombre de ceux qui ont dessein de loger ensemble; par exemple, la provision pour huit ou dix Castors, est de vingt cinq ou trente pieds de profondeur. Ce bois n'est pas entassé comme celui de nos chantiers, mais il l'est d'une manière qui leur permet d'en arracher les morceaux qu'il leur plaît et ils ne mangent que ceux qui trempent dans l'eau. Avant que de les manger, ils les coupent menu, et apportent dans l'endroit de la cabane où ils couchent. S'ils les avaient coupés avant que de les mettre dans leur chantier, l'eau les aurait entraînés de côté et d'autre.

Mirabilis Deus in omnibus operibus suis!

C. H. L.

L'ABEILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 3 FÉVRIER 1859.

L'OUVERTURE DU PARLEMENT.

L'Abéille est curieuse à l'extrême: c'est là son moindre défaut. A cela elle joint une prudence à toute épreuve, et par bonheur, voilà l'antidote à côté du poison. Ordinairement les curieux sont imprudents: il en est même qui écoutent aux portes, sans penser à la conséquence terrible qui peut s'ensuivre! si la porte allait brusquement s'ouvrir... L'Abéille est sage. Elle brûle de tout savoir, et cependant elle réussit à tout apprendre sans la moindre indiscretion.

Elle voyait bien dans le lointain ce séduisant parterre de la politique. Mais... défense expresse de s'y aventurer, car les sages mentors qui la dirigent savent que d'épines acérées se cachent sous l'éclat trompeur des tiges de ce parterre, et qu'un dangereux venin circule dans ces plantes funestes. Que fait l'Abéille? Elle demande en suppliant qu'il lui soit au moins permis de s'arrêter sur la charmille, tout auprès des fruits défendus, et cette faveur, elle l'obtient. Mais voilà qu'elle commisionne secrètement son obligeante voisine, la guêpe, ou tout autre insecte qui vous voudrez, apporter en tapinois les sucs et les parfums les moins nuisibles.—Voyez la petite ruse!

C'est ainsi qu'elle vous a préparé à cela, lecteurs, par une savante recherche sur la constitution parlementaire de notre pays, au dernier numéro. Aujourd'hui que l'arène parlementaire est ouverte, voilà qu'elle se présente à vous avec une petite chronique toute inoffensive qu'elle vous prie d'accepter comme un gage de celles qui suivront.

Samedi donc, vingt-neuvième jour de Janvier, S.E. le Gouverneur Général a fait l'ouverture des Chambres par le discours d'usage: sous notre régime constitutionnel, le discours du trône est une sorte de profession de foi qui énonce la politique du ministère, et proclame d'avance les mesures qui seront soumises à la discussion des Chambres. La Chambre d'Assemblée répond par une adresse dans laquelle elle doit répondre favorablement aux suggestions du Gouverneur. Si, au contraire, l'adresse

telle que votée se trouve conçue en termes hostiles à la politique énoncée dans le discours du trône, une nouvelle administration devient nécessaire.

Le discours du Gouverneur, comme on s'y attendait, traite en premier lieu de la question du siège du gouvernement et suggère à la chambre une adhésion pleine et entière à la décision de Sa Majesté. Il exprime ensuite l'espoir qu'on aura égard à l'engagement qu'on a pris de transférer dans l'intervalle le siège du gouvernement à Québec.

Ces deux déclarations si explicites vont former le noyau d'une discussion vive et prolongée dont on ne saurait prédire l'issue, elles sont en ce moment le sujet de l'attention générale, et l'on s'attend à un de ces événements qui défient l'œil exercé de la prévision, tant ils sont subis et inattendus.

A part ces deux questions le discours gubernatorial mentionne plusieurs projets de législation relatifs à la loi municipale et au tarif *ad valorem*; il effleure en passant la question d'une Union fédérale de toutes les Provinces et promet des documents relatifs à ce sujet et à la question regardant la compagnie de la Baie d'Hudson. Il promet aussi de soumettre à la Chambre la correspondance échangée au sujet du Chemin de fer Inter-Colonial. La révision des statuts y est considérée comme un travail à peu près terminé dont il ne restera plus qu'à assurer la consolidation. Le discours se termine par quelques mots touchant l'espoir d'une courte session.

Voilà, lecteurs, notre tâche accomplie pour aujourd'hui. Maintenant les partis vont se saisir du discours du trône comme d'une proie longtemps convoitée, et l'adresse de la Chambre nous fera connaître la force respective des parties belligérantes.

Voulez-vous des commentaires, à présent?—Par exemple, halte là!

LA ST. FRANÇOIS DE SALES.

De tous les sublimes usages consacrés par le Christianisme il n'en est peut-être pas de plus touchant que celui qui nous montre tous les peuples chrétiens, toutes les associations catholiques et tous les fidèles se choisissant un ciel un protecteur, parmi ceux qui, ayant subi les mêmes épreuves, ont obtenu la palme promise à la victoire. C'est ainsi que des hommes nés souvent dans une condition obscure, ont mérité par leurs vertus d'être honorés des rois. Leçon admirable, que notre religion peut seule donner à la terre!

Un jour, passant par un humble village vous vous étonnez d'un spectacle inattendu: le laboureur, laissant là son sillon, descendant en courant du haut de la colline; l'épouse, fermant sa chaumière, conduit par la main son plus jeune fils, dont les pas précipités ne peuvent suffire à tant d'empressement; les villageoises, riantes et joyeuses, cessent de faire tourner le fuseau, et cheminent en groupe au milieu de la foule. Dans votre curiosité, vous interrogez l'enfant qui passe; le mystère à l'instant est dévoilé: on célèbre en ce jour la fête du patron de la paroisse. Le peuple fidèle se presse vers le temple dont l'airain sonnant l'appelle à la prière. Chacun a endossé son vêtement le plus beau; quelques-uns même étalent l'habit neuf aux regards,

curieux. Tous les visages sont rayonnants de joie, et celui de l'enfant sur le front duquel, ni le temps, ni les soucis n'ont encore marqué leur empreinte, et celui du vieillard dont la misère a altéré les traits.

Pour nous qui n'avons ni la simplicité, ni la naïve dévotion de ces enfants des champs, c'est aussi avec un sensible plaisir que nous voyons revenir chaque année la fête de l'un de nos glorieux patrons, St. François de Sales. Samedi dernier a marqué le retour de ce jour solennel. Chacun s'était prêté volontiers à ce que l'on peut exiger de lui pour en relever l'éclat. Ceux-ci, dotés par la nature d'un heureux timbre de voix, avaient consacré leurs instants de loisir à préparer des chœurs: ceux-là, initiés aux secrets de la musique instrumentale, s'étaient efforcés par de nombreux exercices de relever leur mélodie au niveau de la circonstance. Tous brûlaient de présenter à St. François le plus bel hommage possible, et de former un bouquet, qui lui fût agréable.

A d'autres qu'à nous de dire si nos confrères s'en sont retirés avec bonheur.

Mais ce que nous dirons, ce sont les impressions que nous manquons jamais d'évoquer ces sortes de solennités. Toutes les fêtes chrétiennes ont un charme et une grandeur qui nous captivent et s'emparent de notre âme: ces accords dont la douce harmonie nous transporte, par la pensée, au milieu des concerts plus parfaits des anges: ces chants posés qui répondent à la voix solennelle du pontife: cette pourpre enlevée aux puissances du monde, pour venir briller dans l'humble sanctuaire du Christ: que dirai-je enfin? jusqu'à l'air plus embaumé, ce semble, tout nous jette dans un ravissant extase d'où nous sortons ensuite heureux et rassurés. Voilà comment au milieu des chagrins de la vie, la religion sait nous ménager de délicieux instants, des jours purs qui nous apparaissent comme de frais oasis au milieu d'un désert aride.

Dans ces moments de répit l'homme acquiert de nouvelles forces pour de nouvelles épreuves; l'écolier se prépare à affronter encore le sérieux et la monotonie de ses livres. Où en serait le pèlerin de la vie, si au milieu des fatigues du voyage, il ne rencontrait parfois un ombrage pour se reposer? on se sent né pour le travail; on l'aime; mais le travail, quand une pensée d'en haut ne vient point de temps en temps l'animer, finit nécessairement par courber l'homme au lieu de l'ennoblir.

LA SOCIÉTÉ ST. LOUIS DE GONZAGUE.

Il y a quelques jours, nous donnions à nos lecteurs le compte-rendu d'une séance solennelle de la Société-Laval, consacrée entièrement à la déclamation, et nous priions MM. les membres de cette société de vouloir bien nous procurer plusieurs fois encore d'aussi agréables moments. La Société St. Louis de Gonzague, craignant sans doute que sa sœur aînée ne se fût attendue trop long-temps, est venue, Dimanche dernier, au-devant des desirs de tous, en donnant une belle soirée littéraire et musicale.

La société St. Louis de Gonzague n'en est pas à son début: quoique jeune d'années et encore au matin de sa carrière, elle s'est déjà signalée par des hauts-faits